AVANT
DE DISPARAÎTRE

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Fourbi
Gallimard, 2000

Supplément aux mondes inhabités
Gallimard, 2004

Le Contraire du lieu
Gallimard, 2005

Reprise des hostilités
Seuil, 2007

Vers le Nord
(en collaboration avec Élodie Jarret)
Éditions Sarbacane, 2009

Extrait de la publication

Fiction & Cie

Xabi Molia

AVANT DE DISPARAÎTRE

Seuil
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIVe*

Extrait de la publication

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-02-105564-1

© Éditions du Seuil, août 2011

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com
www.fictionetcie.com

Aux innocents

Extrait de la publication

Un

Extrait de la publication

Devant la porte de l'immeuble, un homme est allongé, un sans-abri. Son manteau couvre son visage. Habituellement, je les chasse en leur disant quelque chose comme « Il ne faut pas rester ici, monsieur », ou en les secouant du bout du pied. Je me penche vers lui. Il sent le chien, les vêtements humides. Son visage est couvert de poils blancs. Il ressemble à Vidal, un chroniqueur judiciaire que j'ai connu à une époque. Est-ce que ce pourrait être Vidal ? Vidal, qui serait venu dormir là, avant de frapper à ma porte ce matin pour me demander quelque chose ? Je ne crois pas que Vidal se souviendrait de moi.

Quand je reviens de la distribution, l'homme se tient assis par terre, les mains bien à plat sur le sol, les jambes écartées devant lui, le regard fixé avec étonnement sur ses pieds qui pointent vers le ciel. Je ne crois pas que ce soit Vidal. Il porte des chaussures en cuir bordeaux, aux semelles craquelées. Je lui dis bonjour en cherchant ma clé. Il lève les yeux sur moi, puis sourit et répond : « Et vous, ça va bien aujourd'hui ? », en articulant chaque syllabe comme s'il y prenait un plaisir particulier. Si c'était Vidal, il m'aurait reconnu.

Je lui propose du pain, sans trop savoir pourquoi. Il tend sa main sale et j'y dépose un morceau, qu'il fourre aussitôt dans un grand sac en toile. Ce doit être un ancien combattant.

Je lui demande :

– Vous n'avez pas vu quelqu'un rentrer ? Une femme ?

Il se met lentement sur ses pieds, en époussetant les jambes de son pantalon, et me considère d'un œil attentif, comme si j'avais formulé une question mystérieuse. Je pousse la porte de l'immeuble avant qu'il réclame un peu d'argent ou une cigarette.

Sélim dort encore. Un instant, je reste là, à le regarder respirer, dans sa chambre malodorante où je ne suis pas entré depuis plusieurs semaines. Sur le bureau, il a installé un écran d'ordinateur, trouvé dans une décharge ou troqué contre un de nos livres, et qui se révélera très probablement hors d'usage si un jour l'électricité revient.

Je rallume le poêle dans la cuisine et réchauffe le café de la veille. Je pense aller en porter un bol au sans-abri devant la porte et me penche à la fenêtre pour l'observer encore une fois, pour voir peut-être si quelque chose dans sa physionomie m'encourage à ce geste, mais il a disparu.

À midi, ma femme n'est toujours pas rentrée. J'indique à Sélim que je me rendrai après le déjeuner au commissariat du district. Mon apprenti, qui s'applique à ne rien dire, m'irrite par sa façon de souffler constamment sur sa soupe, en me jetant de petits coups d'œil graves. À un moment donné, je lui dis que j'ai offert du pain à un ancien soldat qui dormait devant la porte, et il cesse alors de mastiquer, comme si j'avais prononcé des mots de première importance.

Alors que je vais sortir, j'aperçois mon visage dans le miroir suspendu à côté de l'entrée. L'ombre du chapeau le coupe en deux, ne laissant voir qu'une mâchoire envahie de poils drus. Je me trouve inquiétant.

Pendant que l'eau chauffe et que je fouille l'armoire à pharmacie, espérant y découvrir un dernier rasoir jetable, une gêne

Extrait de la publication

irradie de nouveau dans ma poitrine et appuie sur ma gorge jusqu'à la suffocation. Les mains posées sur l'évier, je m'applique à respirer profondément, j'essaie de raisonner contre ces sensations fantômes. Elles sont apparues la veille, en fin de matinée, quand je me suis mis à penser que ma femme avait peut-être disparu. Alors, l'impression que j'avais quelque chose à cacher s'est insinuée dans mon esprit. Je me suis obligé à regarder les gens dans les yeux et à parler très calmement, comme font dans mon idée les hommes innocents. C'est idiot, je le sais, je n'ai rien à me reprocher. Sauf peut-être quelques pensées, qui cette nuit tournaient derrière mes yeux, tournaient avec effort mais sans interruption : j'ai souvent souhaité qu'Hélène ne soit plus là et souvent fait le compte de tout ce qui, chez elle, m'était devenu insupportable.

La salle principale du commissariat de Belleville est encombrée de tables en bois, autour desquelles sont assemblés des hommes dégoulinants de sueur dans leurs vêtements sombres. Courbés au-dessus de gobelets en plastique, ils discutent à voix basse en s'épongeant le front. L'odeur du café froid, ajoutée à celle de la transpiration, m'entre lourdement dans la tête. Contre les murs, des familles ont installé leurs sacs en tas, et même quelques matelas où se tordent des nourrissons. Les mouches tracent des carrés dans l'air moite.

Je décide d'attendre debout, contre un pilier, que mon tour vienne. J'ai le ticket 219. Un vieil homme, qui s'agite à côté de moi, finit par me signaler que le système d'appel par numéros est en panne. Pour obtenir un entretien, il faut d'abord persuader un officier d'inscrire votre nom sur la liste du jour. Certains qui ont échoué dorment là dans l'espoir que le lendemain, à la première heure, on voudra bien les enregistrer. Je devine aussi que la chaleur du commissariat les incite à rester.

Extrait de la publication

Par la fenêtre, apparaissent les hauts remparts, les pièces d'artillerie et les silhouettes de quelques soldats désœuvrés, qui flottent dans la lumière grise de l'hiver. On aperçoit au-delà le ciel strié de colonnes blanchâtres et la silhouette ruinée de la tour Eiffel. Je ne l'avais plus vue depuis un an peut-être. Le sommet déchiqueté tremble dans l'air et donne l'impression que l'édifice dans son entier, dont on ne peut voir la base à moins de se trouver sur les remparts, est désormais suspendu en vol stationnaire au-dessus du champ de ruines, comme un engin spatial, ou comme un temple extraterrestre apparu dans notre époque de désolation, et qui nous toiserait de son œil inexpressif de machine métallique.

Un jeune homme imposant passe plusieurs fois devant moi, l'air affairé, avec un gros dossier qu'il serre contre lui. Il se glisse derrière une porte en verre dépoli, au fond de la salle, où doit se trouver son chef. On entend la radio chaque fois que la porte s'ouvre. Quand il reparaît, le jeune homme se penche au-dessus d'une guichetière aux bras tatoués et s'entretient avec elle à voix basse, en nous jetant quelques regards. J'ai l'impression qu'ils ne font rien.

– Ma femme a disparu, dis-je après m'être excusé.

Je me suis avancé jusqu'au comptoir. J'ai d'abord attendu qu'ils me remarquent pour ne pas les interrompre, mais quand il a été clair que je guettais le moment de placer un mot, ils se sont mis à parler avec plus d'ardeur encore, comme si rien ne devait jamais les détourner de leur conversation.

Ils me regardent. La guichetière a de fins sourcils et porte un anneau violet accroché au coin de la lèvre.

– Ma femme a disparu avant-hier. Elle n'était pas là quand je suis rentré, et elle n'a pas prévenu qu'elle devait s'absenter.

– Toutes ses affaires sont encore chez vous ? demande le jeune homme.

– Oui.

Extrait de la publication

Un enfant hurle derrière nous. Il a dû tomber sur le carrelage, son genou est en sang. Autour de lui s'est formé un cercle de vieillards qui le regardent et parlementent. Le jeune homme observe la scène, la bouche entrouverte, en clignant lentement des yeux.

– Je le prends dans mon bureau, dit-il en tapotant l'épaule de la guichetière.

Il me fait signe de le suivre derrière la porte en verre. On me regarde franchir le portillon du comptoir. L'enfant s'est arrêté de pleurer.

– Asseyez-vous, asseyez-vous, dit le jeune homme en soulevant un petit poste de radio qu'il éteint.

Il s'appelle François Hernandez, c'est écrit sur son badge et sur un certificat de champion de France en lutte gréco-romaine punaisé derrière lui, qui confère à sa corpulence un aspect plus intimidant. Je lui dis ce que je sais. Il prend des notes et me fait remplir une déclaration. Nous étions mariés depuis plus de cinq ans. Elle ne m'a pas semblé particulièrement inquiète. Nos rapports étaient bons.

J'aurais préféré en rester là sur ce point mais, à la façon inattentive dont Hernandez m'écoute – inattention qui m'a semblé dissimuler un regard aiguisé, habitué à repérer les calculs –, je me dis qu'il vaut mieux préciser qu'elle travaillait beaucoup ces derniers temps et qu'elle s'était installée dans une chambre de bonne, au dernier étage de l'immeuble, pour écrire la nuit. Il lui arrivait très souvent d'y dormir. Nous lui avions installé un lit, là-haut. Nos rapports étaient bons, mais je ne la voyais pas très souvent. Ces choses-là, il les découvrira de toute façon. Les voisins savent, ils le lui diront. Certains lui diront peut-être aussi que nos rapports étaient mauvais. Il hoche la tête.

– Vous vous souvenez de votre dernière conversation avec elle ?

– Pas dans le détail, non. Il était six heures du soir, elle partait

Extrait de la publication

au journal, pour travailler sur le nouvel Harold Winter, avec la dessinatrice de la série, sa sœur, Mimi Lambert.

– C'est votre épouse qui écrit les Harold Winter ?

Son visage joufflu s'éclaire d'une chaleur nouvelle, presque tendre, et qui me réconforte. Il ajoute qu'il aime beaucoup cette bande dessinée.

Je murmure « moi aussi », ce qui le fait sourire. C'est bien normal, pense-t-il sans doute, que son mari aime ses bandes dessinées. Mais la vérité, c'est plutôt que je me surprends à les aimer encore, à les aimer peut-être davantage depuis que les choses vont mal entre ma femme et moi. Et je ne saurais pas expliquer cela. Peut-être y a-t-il de la curiosité à lire chaque semaine les quatre pages d'Harold Winter qui, à défaut d'une véritable conversation, me renseignent sur ce qu'elle a pu faire des derniers jours écoulés, sur les idées qu'il y avait dans sa tête. Peut-être.

– Et ensuite elle est arrivée au journal ? demande Hernandez.

– Non. J'ai appelé là-bas, le lendemain matin, et on m'a dit qu'on ne l'avait pas vue de la soirée. Mimi me l'a dit.

– C'est toujours compliqué, dit Hernandez en allumant une cigarette. Ce genre d'affaires, on ne sait jamais dans quoi on met les pieds, ni vous ni la police d'ailleurs.

Il m'explique comment il va procéder, d'abord informer les agents en service, puis diffuser ma déclaration dans les autres secteurs parisiens, avant de lancer, d'ici deux jours et si ma femme n'est pas revenue, une enquête proprement dite, qu'il supervisera.

Je demande « quel genre d'enquête ? », avec un peu moins d'assurance que je ne voudrais. J'ai soudain peur qu'il vienne fouiller dans ma chambre et m'importune avec des questions que je ne me pose jamais.

– Une enquête systématique, répond-il. Sur son lieu de travail, dans le voisinage, en regardant son emploi du temps, en examinant son itinéraire de chez vous au journal.

Extrait de la publication

– Est-ce que ça marche ?

– La plupart du temps, oui. C'est une question de moyens et d'énergie. L'énergie, je l'ai. Les moyens, je m'arrangerai pour que ça suive.

La nuit est en train de tomber. Des hommes pressés rentrent chez eux. Sur le boulevard, une pluie fine trempe les trottoirs boueux et les abris en toile. On devine des silhouettes dans le halo de quelques lanternes, à l'intérieur des tentes. L'air humide s'épaissit par endroits. Des bancs de brume dérivent, effaçant les contours des immeubles et happant les derniers passants, des figures noires qui semblent marcher sans but dans une plaine vide. Je longe les baraques adossées au mur de l'usine. Une jeune femme, son parapluie devant elle, me heurte et me salue en risquant un air de débauche sur son visage aux traits tirés. La pluie ruisselle dans son cou. Je lui donne une cigarette, qu'elle allume sous son parapluie, en s'éloignant sans un mot.

Chenowitz ne s'étonne pas que je ne sois pas plus affligé. Il me tient pour un homme plein de sang-froid. En revanche, il est persuadé que la police me soupçonne déjà.

– Ils ne savent pas faire autrement, dit-il. On leur apprend à se méfier de tout. Et, au bout d'un moment, ils ne peuvent pas s'empêcher de penser que les choses sont forcément plus compliquées qu'elles en ont l'air. Plus scabreuses. Mais ne vous inquiétez pas. S'ils se renseignent sur vous, ils verront bien à quel genre d'homme ils ont affaire. Et ils conviendront pour une fois qu'il y a des citoyens honnêtes.

Sur les autres locataires de l'immeuble, et en particulier sur Parisis, le vieux garçon du sixième, Chenowitz ne cesse de faire des commentaires désobligeants. Il laisse entendre qu'ils sont

Extrait de la publication

sales, qu'ils se négligent, qu'ils trempent sûrement dans des trafics. J'aime l'écouter, même dans ces moments-là. Son goût pour la conversation, ses anecdotes bien choisies, sa voix haut perchée de vieillard m'ont fait chercher sa compagnie, presque chaque soir depuis que je ne dîne plus avec ma femme. Il raconte ses années de guerre froide, quand il était maître-assistant à Sofia et qu'il croisait plus d'espions que de fonctionnaires, ses voyages en Europe centrale, son passage à l'Ouest, et parfois de sombres légendes perses ou grecques, qu'il a étudiées pendant sa carrière à l'Université. J'aime écouter les gens raconter des histoires. Lorsqu'il arrive qu'il soit absent, parce que d'anciens collègues l'ont invité à un dîner ou bien qu'il s'est rendu à une réunion d'exilés russes, Sélim et moi mangeons sans nous parler, déçus de nous retrouver seuls, l'un en face de l'autre.

En suivant le cours de ses réflexions, Chenowitz en vient à mentionner un bon ami à lui, l'ancien policier Savignan, qu'il faudra consulter. Je doute sans rien dire qu'un tel homme puisse m'être vraiment utile. Savignan a pris sa retraite il y a bientôt dix ans, avant l'épidémie, et personne ne doit plus le connaître dans les commissariats. Mais Chenowitz aime à penser qu'il a des relations et que, parmi les vieillards qu'il fréquente, se trouvent des hommes puissants, des autorités sans le concours desquelles la vie ne serait qu'une suite de problèmes inextricables.

– Savignan, je dois le voir demain, dit Chenowitz. Il veut m'emmener au théâtre. Le pauvre, ça doit bien être la troisième fois qu'il retourne voir la même pièce, et je crois qu'il ne s'en est toujours pas rendu compte. Il perd un peu la tête, comme les autres… Évidemment. Mais ça reste un homme très bon qui, dans ses moments de lucidité, pourra nous assurer que la police ne vous réserve pas trop de tracas.

J'ai croisé plusieurs fois Savignan dans le hall de l'immeuble. Contrairement à Chenowitz, qui marche en s'appuyant sur une

canne et dont le visage au fil des ans s'est raviné, la peau des joues s'affaissant, creusant des cavités sous ses yeux, étirant sur ses lèvres une grimace involontaire, l'ancien policier se porte bien, toujours droit dans des costumes démodés mais seyants. Cependant Chenowitz, pour se consoler sans doute de sa mauvaise santé, se persuade facilement qu'il est à peu près le seul de sa génération à garder les idées claires. Et je le soupçonne de triompher en secret lorsque, d'un air peiné, il nous rapporte une nouvelle preuve établissant à ses yeux la sénilité de tel ou tel de ses amis les plus chers.

Vers la fin du repas, le carillon sonne à la porte de l'immeuble. Je ne crois pas que ce soit Hélène. Elle aurait ouvert avec sa propre clé. Nous descendons, Sélim, Chenowitz et moi. Aux étages supérieurs, des locataires ont passé leur tête dans la cage d'escalier. Je me demande si ce n'est pas le sans-abri de ce matin qui revient pour me dire quelque chose ou me rendre le bout de pain que je lui ai donné, et qui l'a humilié.

La porte s'ouvre sur un adolescent maigre, au visage terreux. Je sens que, par précaution, Chenowitz a reculé d'un pas.

– Monsieur Kaplan ?

– Oui, dis-je à voix basse.

– C'est Hernandez qui m'envoie, au sujet de votre femme.

Je n'ai pas envie que les autres locataires nous entendent. Je ne veux pas leur parler de la disparition d'Hélène. J'ai déjà menti à Aslan, en prétendant qu'elle avait dû passer la nuit au journal quand il m'a demandé pourquoi elle n'était pas venue chercher sa robe hier matin. Et justement, Aslan est là, avec son air d'excitation habituel, son visage luisant penché au-dessus de nous, depuis le troisième étage où il a installé sa retoucherie.

J'avance dans l'entrebâillement de la porte. De petits flocons de neige tombent dans la ruelle.

Extrait de la publication

– Vous avez des nouvelles ?

– Non, dit-il. Et vous ?

– Non.

Je lui propose une cigarette, afin de l'amadouer peut-être, je ne sais pas trop. Je plisse les yeux pour mieux le distinguer dans la pénombre de la rue. Une moustache duveteuse encadre le coin de ses lèvres. Il frotte ses mains et se saisit de la cigarette avec délicatesse.

– Hernandez m'a demandé de passer vous voir pour vous dire que dans ce genre d'affaires, si elle n'est pas revenue ce soir, c'est que c'est forcément très grave.

– Oui, c'est ce que je pense aussi…

Sélim s'est pressé contre moi, pour écouter plus à son aise. Je me retourne dans l'idée de lui faire sentir ma désapprobation, qui ne le dissuade pas.

– Bon, dit l'adolescent. Vous n'avez pas essayé de la cacher parce qu'elle était malade ? Vous êtes médecin, vous auriez pu détecter les premiers symptômes…

Il rit un peu en expirant une bouffée de fumée.

– Non, je sais à quoi ça m'exposerait, je ne ferais jamais une chose pareille.

– Elle n'était pas malade quand vous l'avez vue pour la dernière fois ?

– Non.

J'essaie de réprimer l'agacement que me cause, chez cet individu, la nonchalance, probablement affectée, avec laquelle il pose ses questions. Il doit avoir dix-sept ans tout au plus. J'explique de ma voix la plus calme :

– Écoutez, la maladie, je ne crois pas que ce soit une bonne piste, parce que… Je travaille moi-même à la Détection.

– Je sais, je sais.

– J'aurais remarqué quelque chose d'anormal.

Extrait de la publication

– Oui sauf que, vous et votre femme, vous n'étiez plus très proches, apparemment.

– Mais ça, ça n'aurait pas pu m'échapper.

De nouveau, je sens que Sélim me repousse doucement vers l'extérieur afin de glisser sa tête par la porte entrouverte. Derrière lui, Chenowitz est en train d'informer les autres locataires que la police est là parce qu'Hélène Kaplan a disparu. Je leur jette à tous les deux un regard plein de colère. Sélim, accroupi maintenant, détourne les yeux et s'affaire sur un lacet. Chenowitz me répond par un sourire et un petit geste de la main, qui doit vouloir signifier que la situation est sous contrôle. Je me retourne vers l'adolescent. Il est en train d'ajuster sur sa tête un chapeau trop grand, dur et pelé. Je demande :

– Dites, pourquoi est-ce que vous me posez toutes ces questions maintenant ? Tout à l'heure, dans le bureau d'Hernandez, on aurait quand même été un peu mieux pour parler.

Il répond, en s'éloignant de quelques pas :

– Vous savez, les disparitions, dans la citadelle, c'est très rare. On ne les traite pas de la même façon. Et puis, au commissariat, il y a beaucoup trop de monde. C'est pas le meilleur endroit pour discuter.

Il agite mollement sa main au-dessus de son épaule, en guise d'au revoir, et disparaît au coin de la rue. Dans le lointain, des cloches se mettent à sonner.

– C'est bien, vous voyez, me dit Chenowitz, tandis que je referme la porte de l'immeuble. C'est la preuve qu'ils ont pris votre affaire au sérieux. Par le froid, à cette heure, vous envoyer un coursier… c'est quand même le signe que ce Hernandez a le goût du métier.

Il accompagne ces mots d'un claquement de langue approbateur.

– Il s'exprimait parfaitement, ajoute Sélim.

Les locataires m'examinent, depuis le troisième étage où ils se

Extrait de la publication

sont regroupés. Je lis sur leurs visages une consternation polie. Rosa, l'acteur, me salue en levant la main.

– Venez donc boire le thé, propose Aslan.

Je n'en ai aucune envie, mais Chenowitz répond que nous arrivons.

– Ça vous fera du bien, dit-il.

Quelques-uns ont apporté des chaises. La salle à manger de Dilaver Aslan est une des plus grandes pièces de l'immeuble. Au début de la guerre, les voisins se retrouvaient là, pour jouer aux cartes, pour discuter, plusieurs fois par semaine. Des rouleaux de tissus sont entreposés dans les coins, et deux mannequins de tailleur complètent l'assemblée des locataires, assis autour de la table ou bien debout, serrés les uns contre les autres entre les chaises et les buffets, tous plongés dans des discussions animées qui m'évitent pour l'instant d'être dévisagé. Aslan se faufile, un plateau entre les mains. Il aime les réunions importantes, et plus encore si elles ont lieu chez lui. Chenowitz a pris place en bout de table, entouré par les femmes, devant lesquelles il poursuit d'un air grave son exposé, que le brouhaha m'empêche de comprendre. On sert le thé.

Dussandier, l'informaticien au chômage qui trompe son ennui en collaborant au bulletin de Ménilmontant, explique que le quartier n'est pas exactement devenu moins sûr mais que, la police n'y patrouillant plus avec la même fréquence, des troubles sont à prévoir. Puis, s'apercevant qu'il a par ces propos blessé la voisine du troisième, veuve de commissaire, il s'incline vers elle et s'emploie à lui faire comprendre qu'il n'a aucunement voulu blâmer les policiers, tout au contraire : sans leur travail formidable, la ville serait déjà aux mains des infectés. Pâle, les yeux perdus dans le vague, la voisine acquiesce et murmure :

– Savez-vous pourquoi il y a moins de patrouilles ?

– Parce qu'ils sont débordés. Et pas seulement par l'ennemi,

Extrait de la publication

Extrait de la publication